

INTRODUCTION.

DU LATIN

COMME SOURCE DES LANGUES DE L'EUROPE LATINE.

Lorsqu'un peuple puissant a passé, que la langue dont il se servoit n'est plus parlée, cette langue reste monument d'un autre âge, où l'on admire les chefs-d'œuvre d'un pinceau et d'un ciseau brisés. Dire comment les idiomes des peuples de l'Ausonie devinrent l'idiome latin, ce que cet idiome retint du caractère des tribus sauvages qui le formèrent, ce qu'il perdit et gagna par la conversion d'un gouvernement libre en un gouvernement despotique, et plus tard par la révolution opérée dans la religion de l'État; dire comment les nations conquises et conquérantes apportèrent une foule de locutions étrangères à cet idiome, comment les débris de cet idiome formèrent la base sur laquelle s'élevèrent les dialectes de l'ouest et du midi de l'Europe moderne, seroit le sujet d'un immense ouvrage de philologie.

Rien en effet ne pourroit être plus curieux et plus instructif que de prendre le latin à son commencement et de le conduire à sa fin à travers les siècles et les génies divers. Les matériaux de ce travail sont déjà tout préparés dans les sept traités de Jean-Nicolas Funck : *De Origine linguæ latinæ tractatus*; *de Pueritia latinæ linguæ tract.*; *de Adolescentia latinæ linguæ tract.*; *de virili Ætate latinæ linguæ tract.*; *de imminente latinæ linguæ Senectute tract.*; *de vegeta latinæ linguæ Senectute tract.*; *de inerti et de crepita latinæ linguæ Senectute tractatus.*

La langue grecque dorique, la langue étrusque et osque des hymnes des Saliens et de la Loi des Douze Tables, dont les enfants chantoient encore les articles en vers du temps de Cicéron, ont produit la langue rude de Duillius, de Cæcilius et d'Ennius, la langue vive de Plaute, satirique de Lucilius,

grécisée de Térence, philosophique, triste, lente et spondaïque de Lucrèce, éloquente de Cicéron et de Tite Live, claire et correcte de César, élégante d'Horace, brillante d'Ovide, poétique et concise de Catulle, harmonieuse de Tibulle, divine de Virgile, pure et sage de Phèdre.

Cette langue du siècle d'Auguste (je ne sais à quelle date placer Quinte-Curce) devint, en s'altérant, la langue énergique de Tacite, de Lucain, de Sénèque, de Martial, la langue copieuse de Pline l'ancien, la langue fleurie de Pline le jeune, la langue effrontée de Suétone, violente de Juvénal, obscure de Perse, enflée ou plate de Stace et de Silius Italicus.

Après avoir passé par les grammairiens Quintilien et Macrobe; par les épitomistes Florus, Velleius Paterculus, Justin, Orose, Sulpice Sévère; par les Pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques Tertullien, Cyprien, Ambroise, Hilaire de Poitiers, Paulin, Augustin, Jérôme, Salvien; par les apologistes Lactance, Arnobe, Minutius Felix; par les panégyristes Eumène, Mamertin, Nazairius; par les historiens de la décadence, Ammien Marcellin et les biographes de l'*Histoire auguste*, par les poètes de la décadence et de la chute, Ausone, Claudien, Rutilius, Sidoine Apollinaire, Prudence, Fortunat; après avoir reçu de la conversion des religions, de la transformation des mœurs, de l'invasion des Goths, des Alains, des Huns, des Arabes, etc., les expressions obligées des nouveaux besoins et des idées nouvelles, cette langue retourna à une autre barbarie dans le premier historien de ces Francs qui commencèrent une autre langue, après avoir détruit l'empire romain chez nos pères.

Les auteurs ont noté eux-mêmes les altérations successives du latin de siècle en siècle : Cicéron affirme que dans les Gaules on employoit beaucoup de mots dont l'usage n'étoit pas reçu à Rome : *verba non trita Romæ*; Martial se sert d'expressions celtiques, et s'en vante; saint Jérôme dit que de son temps la langue latine changeoit dans tous les pays : *regionibus mutatur*; Festus, au v^e siècle, se plaint de l'ignorance où l'on est déjà tombé touchant la construction du latin; saint Grégoire le Grand déclare qu'il a peu de souci des solécismes et des barbarismes; Grégoire de Tours réclame l'indulgence du lecteur pour s'être écarté, dans le style et dans les mots, des règles de la grammaire, dont il n'est pas bien instruit : *non sum imbutus*; les serments de Charles le Chauve et de Louis le Germanique nous montrent le latin expirant; les hagiographes du vii^e siècle font l'éloge des évêques qui savent parler purement le latin, et les conciles du ix^e siècle ordonnent aux évêques de prêcher en langue *romane rustique*.

C'est donc du vii^e au ix^e siècle, entre ces deux époques précises, que le latin se métamorphosa en *roman* de différentes nuances et de divers accents, selon les provinces où il étoit en usage. Le latin correct, qui reparoit dans les historiens et les écrivains à compter du règne de Charlemagne, n'est plus le latin parlé, mais le latin appris. Le mot *latin* ne signifia bientôt plus que *roman* ou *langue romane*, et fut pris ensuite pour le mot *langue* en général : *les oiseaux chantent en leur LATIN*.

* Une langue civilisée née d'une langue barbare diffère, dans ses éléments, d'une langue barbare émanée d'une langue civilisée : la première doit rester plus originale, parce qu'elle s'est créée d'elle-même et qu'elle a seulement développé son germe; la seconde (la langue barbare), entée sur une langue civilisée, perd sa sève naturelle et porte des fruits étrangers.

Tel est le latin relativement à l'idiome sauvage qui l'engendra; telles sont les langues modernes de l'Europe latine, par rapport à la langue polie dont elles dérivent. Une langue vivante qui sort d'une langue vivante continue sa vie; une langue vivante qui s'épanche d'une langue morte prend quelque chose de la mort de sa mère; elle garde une foule de mots expirés : ces mots ne rendent pas plus les perceptions de l'existence que le silence n'exprime les sons.

Y a-t-il eu vers la fin de la latinité un idiome de transition entre le latin et les dialectes modernes, idiome d'un usage général de ce côté-ci des Alpes et du Rhin? La langue *romane rustique*, si souvent mentionnée dans les conciles du ix^e siècle, étoit-elle cette langue *romane*, ce *provençal* parlé dans le midi de la France? Le provençal étoit-il le *catalan*, et fut-il formé à la cour des comtes de Barcelone? Le *roman* du nord de la Loire, le *roman wallon* ou le *roman des trouvères*, qui devint le françois, précéda-t-il le *roman* du midi de la Loire ou le *roman des troubadours*? La langue d'oc et la langue d'oïl empruntèrent-elles le sujet de leurs chansons et de leurs histoires à des *lais armoricains* et à des *lais gallois*? Matière d'une controverse qui ne finira qu'au moment où le savant ouvrage de M. Fauriel aura répandu la lumière sur cet obscur sujet.

LA LANGUE ANGLOISE

DIVISÉE EN CINQ ÉPOQUES.

Parmi les langues formées du latin, je compte la langue angloise, bien qu'elle ait une double origine; mais je ferai voir que depuis la conquête des Normands jusque sous le règne du premier Tudor la langue franco-romane domina, et que dans la langue angloise moderne une immense quantité de mots latins et françois sont demeurés acquis au nouvel idiome.

La langue *romane rustique* se divisa donc en deux branches : la langue d'oc et la langue d'oïl. Quand les Normands se furent emparés de la province à laquelle ils ont laissé leur nom, ils apprirent la langue d'oïl; on parloit celle-ci à Rouen; on se servoit du danois à Bayeux. Guillaume porta les deux idiomes *françois* en Angleterre, avec les aventuriers accourus des deux côtés de la Loire.

Mais dans les siècles qui précédèrent, tandis que les Gaules formoient leur langage des débris du latin, la Grande-Bretagne, d'où les Romains s'étoient depuis longtemps retirés, et où les nations du Nord s'étoient successivement établies, avoit conservé ses idiomes primitifs.

Ainsi donc, l'histoire de la langue angloise se divise en cinq époques :

1° L'époque anglo-saxonne, de 450 à 780. Le moine Augustin, en 570, fit connoître en Angleterre l'alphabet romain;

2° L'époque danoise-saxonne de 780 à l'invasion des Normands. On a principalement de cette époque des manuscrits dits d'Alfred, et deux traductions des quatre évangélistes;

3° L'époque anglo-normande commencée en 1066. La langue normande n'étoit autre chose que le neustrien, c'est-à-dire la langue françoise de ce côté-ci de la Loire, ou la langue d'oïl. Les Normands se servoient, pour garder la mémoire de leurs chansons, de caractères appelés *runstath* : ce sont les lettres runiques; on y joignit celles qu'Ethicus avoit inventées auparavant et dont saint Jérôme avoit donné les signes;

4° L'époque normande-françoise : lorsque Éléonore de Guyenne eut apporté à Henri II les provinces occidentales de la France, depuis la Basse-Loire jusqu'aux Pyrénées, et que des princesses du sang de saint Louis eurent successivement épousé des monarques anglois, les États, les propriétés, les familles, les coutumes, les mœurs, se trouvèrent si mêlés, que le françois

devint la langue commune des nobles, des ecclésiastiques, des savants et des commerçants des deux royaumes. Dans le Domesday-Book, carte topographique et cadastre des propriétés, dressé par ordre de Guillaume le Conquérant, les noms des lieux sont écrits en latin, selon la prononciation françoise. Ainsi une foule de mots latins entrèrent directement dans la langue angloise par la religion et par ses ministres, dont la langue étoit latine, et indirectement par l'intermédiaire des mots normands et françois. Le normand de Guillaume le Bâtard retenoit aussi des expressions scandinaves ou germaniques que les enfants de Rollon avoient introduites dans l'idiome du pays frank par eux conquis;

5° L'époque purement dite angloise, quand l'*anglois* fut écrit et parlé tel qu'il existe aujourd'hui.

Ces cinq époques se trouveront placées dans les cinq parties qui divisent cet Essai.

Ces cinq parties se rangent naturellement sous ces titres :

1° *Littérature sous le règne des Anglo-Saxons, des Danois et pendant le moyen âge ;*

2° *Littérature sous les Tudors ;*

3° *Littérature sous les deux premiers Stuarts et pendant la république ;*

4° *Littérature sous les deux derniers Stuarts ;*

5° *Littérature sous la maison d'Hanovre.*

Lorsqu'on étudie les diverses littératures, une foule d'allusions et de traits échappent si les usages et les mœurs des peuples ne sont pas assez présents à la mémoire. Une vue de la littérature isolée de l'histoire des nations créeroit un prodigieux mensonge : en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figureroit l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. Et pourtant dans cette même Angleterre dont il s'agit ici ces concerts retentissoient au milieu de l'invasion des Romains, des Pictes, des Saxons et des Danois; au milieu de la conquête des Normands, du soulèvement des barons, des contestations des premiers Plantagenètes pour la couronne, des guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche, des ravages de la Réformation, des supplices commandés par Henri VIII, des bûchers ordonnés par Marie; au milieu des massacres et de l'esclavage de l'Irlande, des désolations de l'Écosse, des échafauds de Charles I^{er} et de Sidney, de la fuite de Jacques, de la proscription du prétendant et des jacobites; le tout mêlé d'orages parlementaires, de crimes de cour et de mille guerres étrangères.

L'ordre social, en dehors de l'ordre politique, se compose de la religion, de l'intelligence et de l'industrie matérielle : il y a toujours chez une nation au moment des catastrophes, et parmi les plus grands événements, un prêtre qui prie, un poète qui chante, un auteur qui écrit, un savant qui médite, un peintre, un statuaire, un architecte, qui peint, sculpte et bâtit, un ouvrier qui travaille. Ces hommes marchent à côté des révolutions, et semblent vivre d'une vie à part : si vous ne voyez qu'eux, vous voyez un monde réel, vrai, immuable, base de l'édifice humain, mais qui paroît fictif et étranger à la société de convention, à la société politique. Seulement, le prêtre dans son cantique, le poète, le savant, l'artiste, dans leurs compositions, l'ouvrier dans son travail, révèlent, de fois à autre, l'époque où ils vivent, marquent le contre-coup des événements qui leur firent répandre avec plus d'abondance leurs sueurs, leurs plaintes et les dons de leur génie.

Pour détruire cette illusion de deux vues présentées séparément, pour ne pas créer le mensonge que j'indique au commencement de ce chapitre, pour ne pas jeter tout à coup le lecteur non préparé dans l'histoire des chansons, des ouvrages et des auteurs des premiers siècles de la littérature angloise, je crois à propos de reproduire ici le tableau général du moyen âge : ces prologomènes serviront à l'intelligence du sujet.

MOYEN ÂGE.

LOIS ET MONUMENTS.

Le moyen âge offre un tableau bizarre, qui semble être le produit d'une imagination puissante, mais déréglée. Dans l'antiquité, chaque nation s'rt, pour ainsi dire, de sa propre source; un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les mœurs. La société du moyen âge étoit composée des débris de mille autres sociétés : la civilisation romaine, le paganisme même y avoient laissé des traces; la religion chrétienne y apportoit ses croyances et ses solennités; les barbares franks, goths, burgondes, anglo-saxons, danois, normands, retenoient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriété se mêloient, toutes les espèces de lois se confondoient, l'aleu, le fief, la main-

morte, le code, le digeste, les lois salique, gombette, visigothe, le droit coutumier; toutes les formes de liberté et de servitude se rencontroient; la liberté monarchique du roi, la liberté aristocratique du noble, la liberté individuelle du prêtre, la liberté collective des communes, la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de métiers et des marchands, la liberté représentative de la nation, l'esclavage romain, le servage barbare, la servitude de l'urbain. De là ces spectateurs incohérents, ces usages qui se paroissent contredire, qui ne se tiennent que par le lien de la religion. On diroit de peuples divers sans aucun rapport les uns avec les autres, mais seulement convenus de vivre sous un commun maître, autour d'un même autel.

Jusque dans son apparence extérieure, l'Europe offroit alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourd'hui. Aux monuments nés de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par affectation de l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel ni appropriés à nos besoins; froide et servile copie, laquelle a introduit le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank. Ce n'étoit pas ainsi qu'imitoit le moyen âge; les esprits de ce temps-là admiroient aussi les Grecs et les Romains; ils recherchoient et étudioient leurs ouvrages, mais au lieu de s'en laisser dominer, ils les maîtrisoient, les façontoient à leur guise, les rendoient françois, et ajoutoient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés : le culte païen étoit extérieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien étoit intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice, comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes. Les proportions de l'église surpassèrent en étendues celles du temple, parce que la foule chrétienne s'entassoit sous la voûte de l'église, et que la foule païenne étoit répandue sous le péristyle du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres, ils changèrent cette économie, et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel leurs édifices.

Et afin que les appais de la nef aérienne n'en déparassent pas la structure, le ciseau les avoit taillés; on n'y voyoit plus que des arches de pont, des pyramides, des aiguilles et des statues.

Les ornements qui n'adhéroient pas à l'édifice se maroient à son style : les tombeaux étoient de forme gothique, et la basilique, qui s'élevoit comme